

Dans un vieux manuscrit, le professeur Lidenbrock découvre que, pour atteindre le centre de la terre, il suffit de descendre dans le Sneffels, volcan éteint de l'Islande. Il décide d'y partir et de tenter l'aventure avec son neveu Axel âgé de seize ans. Il engage comme porteur un brave et solide chasseur islandais nommé Hans.



Les voilà près du cratère. Avec des cordes, tous trois commencent à descendre dans la cheminée centrale, puis ils s'engagent dans une sorte de sombre galerie inclinée.



Ils marchent ainsi deux jours, leur matériel au dos. Ils s'enfoncent, s'enfoncent toujours. Chose curieuse, la température qui devrait s'élever reste stationnaire.

82. — Une fausse route.

1. — Le lendemain, mardi 30 juin, à six heures, la marche descendante fut reprise. Nous suivions toujours la galerie de lave, véritable rampe naturelle, douce comme ces plans inclinés¹ qui remplacent encore l'escalier dans les vieilles maisons. Ce fut ainsi jusqu'à midi dix-sept minutes, instant précis où nous rejoï-

gnîmes Hans qui venait de s'arrêter. « Ah! s'écria mon oncle, nous sommes parvenus à l'extrémité de la galerie. »

Je regardai autour de moi; nous étions au centre d'un carrefour auquel deux routes venaient aboutir, toutes deux sombres et étroites. Laquelle convenait-il de prendre? Il y avait là une difficulté. Cependant mon oncle ne voulut pas paraître hésiter ni devant moi ni devant le guide; il désigna le tunnel de l'Est, et bientôt nous y étions enfoncés tous les trois....

A six heures du soir, après une promenade peu fatigante, nous avions gagné deux lieues dans le sud, mais à peine quatre cents mètres en profondeur. Mon oncle donna le signal du repos. On mangea sans trop causer, et l'on s'endormit sans trop réfléchir.

2. — On se réveilla le lendemain, frais et dispos. La route fut reprise. Nous suivions un chemin de lave comme la veille.... Le tunnel, au lieu de s'enfoncer dans les entrailles du globe, tendait à devenir absolument horizontal. Je crus remarquer même qu'il remontait vers la surface de la terre. Cette disposition devint si manifeste² vers dix heures du matin, et par suite si fatigante, que je fus forcé de modérer notre marche.

« Eh bien, Axel, dit impatiemment le professeur.

— Eh bien, je n'en peux plus, répondis-je.

— Quoi! après trois heures de promenade sur une route si facile!

— Facile, je ne dis pas non, mais fatigante à coup sûr.

— Comment! quand nous n'avons qu'à descendre!

— A monter, ne vous en déplaie!

— A monter! fit mon oncle en haussant les épaules.

— Sans doute. Depuis une demi-heure, les pentes se sont modifiées, et à les suivre ainsi, nous reviendrons certainement à la terre d'Islande. »

3. — Le professeur remua la tête en homme qui ne veut pas être convaincu.... « Il est possible que je me sois trompé; mais je ne serai certain de mon erreur qu'au moment où j'aurai atteint l'extrémité de cette galerie. — Vous avez raison d'agir ainsi mon oncle, et je vous approuverais fort si nous n'avions à craindre un grave danger. — Et lequel? — Le manque d'eau.

— Eh bien! nous nous rationnerons, Axel.... »

4. — En effet, il fallut se rationner. Notre provision ne pouvait durer plus de trois jours. C'est ce que je reconnus le soir au

moment de souper. Et, fâcheuse expectative³, nous avions peu d'espoir de rencontrer quelque source vive dans ces terrains. Pendant toute la journée du lendemain la galerie déroula devant nos pas ses interminables arceaux. Nous marchions presque sans mot dire. Le mutisme⁴ de Hans nous gagnait.

La route ne montait pas, du moins d'une façon sensible; parfois même elle semblait s'incliner. Mais cette tendance, peu marquée d'ailleurs, ne devait pas rassurer le professeur.... Il contenait à peine l'impatience que lui causait l'horizontalité de la route. Les ténèbres, toujours profondes à vingt pas, empêchaient d'estimer la longueur de la galerie, et je commençais à la croire interminable, quand soudain, à six heures, un mur se présenta inopinément à nous. A droite, à gauche, en haut, en bas, il n'y avait aucun passage. Nous étions arrivés au fond d'une impasse⁵.

5. — « Eh bien! tant mieux! s'écria mon oncle, je sais au moins à quoi m'en tenir.... Il ne reste plus qu'à revenir en arrière. Prenons une nuit de repos, et avant trois jours, nous aurons regagné le point où les deux galeries se bifurquent.

— Oui, dis-je, si nous en avons la force!

— Et pourquoi non?

— Parce que, demain, l'eau manquera tout à fait.

— Et le courage manquera-t-il aussi? » fit le professeur en me regardant d'un œil sévère. Je n'osai lui répondre.

COMPRENONS LE TEXTE

Les mots. — 1. **Plan incliné** : sorte de chemin en pente régulière. — 2. **Manifeste** : littéralement, qu'on peut tâter de la main, donc palpable, irréfutable, évident. — 3. **Expectative** : attente d'un événement probable. — 4. **Mutisme** : état de celui qui reste volontairement muet. — 5. **Impasse** : voie sans issue.

Le sens. — 1. Pourquoi les explorateurs sont-ils embarrassés au fond de la galerie? — 2. Quelle attitude adopte l'oncle, et pourquoi? — 3. Axel commence à s'inquiéter; montrez-le. — 4. Que doivent-ils faire en ce qui concerne l'eau? — 5. Que décide enfin l'oncle? Pourquoi? — 6. Montrez l'énergie de l'oncle.

TIRONS PARTI DU TEXTE

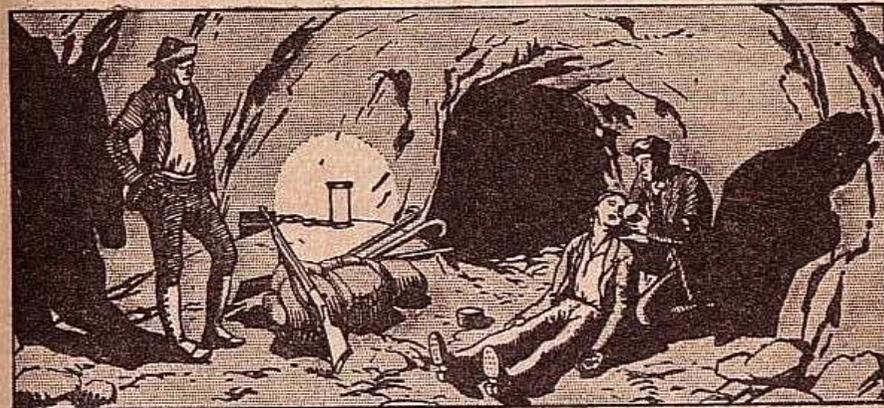
La grammaire. — **Les modes.** **L'ellipse.** — 332. — Copiez le n° 3. Indiquez le mode de chacun des verbes. 333. — Indiquez 2 phrases elliptiques du n° 3 de la lecture. Répondez à l'oncle par quatre phrases elliptiques autres que : *Le manque d'eau* (fin du n° 3).

La phrase. — 334. — *Et, fâcheuse expectative, nous avions peu d'espoir de rencontrer quelque source.* Construisez 5 phrases semblables en pensant aux obstacles que peuvent rencontrer nos gens. Ex. : *Et, fâcheuse expectative, nous pouvions toujours craindre de trouver....*

83. — A la recherche de l'eau.

1. — Enfin, le mardi 8 juillet, en nous traînant sur les genoux, sur les mains, nous arrivâmes à demi morts au point de jonction des deux galeries. Là je demeurai comme une masse inerte, étendu sur le sol de lave. Il était dix heures du matin.

Hans et mon oncle, accotés¹ à la paroi, essayèrent de grignoter quelques morceaux de biscuit. De longs gémissements s'échap-



paient de mes lèvres tuméfiées². Je tombai dans un profond assoupissement.

Au bout de quelque temps, mon oncle s'approcha de moi et me souleva entre ses bras.

« Pauvre enfant! » murmura-t-il avec un véritable accent de pitié.... Je le vis alors prendre la gourde suspendue à son côté. A ma grande stupéfaction, il l'approcha de mes lèvres :

« Bois », fit-il.

Avais-je bien entendu? Mon oncle était-il fou? Je le regardais d'un air hébété. Je ne voulais pas le comprendre.

« Bois », reprit-il. Et relevant sa gourde, il la vida tout entière entre mes lèvres. Oh! jouissance infinie! une gorgée d'eau vint humecter ma bouche en feu, une seule, mais elle suffit à rappeler en moi la vie qui s'échappait.

Je remerciai mon oncle en joignant les mains.

« Oui, fit-il, une gorgée d'eau! la dernière! entends-tu bien? la dernière! Je l'avais précieusement gardée au fond de ma gourde.

Vingt fois, cent fois, j'ai dû résister à mon effrayant désir de la boire ! Mais non, Axel, je la réservais pour toi....

— Merci ! merci ! » m'écriai-je.

2. — Si peu que ma soif fût apaisée, j'avais cependant retrouvé quelque force. Les muscles de mon gosier, contractés jusqu'alors, se détendaient ; l'inflammation de mes lèvres s'était adoucie. Je pouvais parler. « Voyons, dis-je, nous n'avons maintenant qu'un parti à prendre ; l'eau nous manque ; il faut revenir sur nos pas. »

Pendant que je parlais ainsi, mon oncle évitait de me regarder ; il baissait la tête ; ses yeux fuyaient les miens.... « Revenir, fit mon oncle, comme s'il répondait plutôt à lui qu'à moi-même.

— Oui, revenir, et sans perdre un instant. »

Il y eut un moment de silence assez long....

« Le manque d'eau, dit enfin le professeur, met seul obstacle à l'accomplissement de mes projets. Dans cette galerie de l'Est nous n'avons pas rencontré une seule molécule³ liquide. Il est possible que nous soyons plus heureux en suivant le tunnel de l'Ouest. »

Je secouai la tête d'un air de profonde incrédulité.

3. — « Écoute-moi jusqu'au bout, reprit-il en forçant la voix. Pendant que tu gisais là sans mouvement, j'ai été reconnaître la conformation de cette galerie. Elle s'enfonce directement dans les entrailles du globe, et, en peu d'heures, elle nous conduira au massif granitique. Là, nous devons rencontrer des sources abondantes. La nature de la roche le veut ainsi.... Or, voici ce que j'ai à te proposer. Quand Colomb a demandé trois jours à ses équipages pour trouver des terres nouvelles, ses équipages malades, épouvantés, ont cependant fait droit à sa demande, et il a découvert le nouveau monde. Moi, le Colomb de ces régions souterraines, je ne te demande qu'un jour encore. Si, ce temps écoulé, je n'ai pas rencontré l'eau qui nous manque, je te le jure, nous reviendrons à la surface de la terre. »

En dépit de mon irritation, je fus ému de ces paroles et de la violence que se faisait mon oncle pour tenir un pareil langage.

« Eh bien ! m'écriai-je, qu'il soit fait comme vous le désirez, et que Dieu récompense votre énergie surhumaine. Vous n'avez plus que quelques heures à tenter le sort ! En route ! »

4. — La descente recommença, cette fois par la nouvelle galerie. Hans marchait en avant, selon son habitude. Nous n'avions pas

fait cent pas que le professeur, promenant sa lampe le long des murailles, s'écriait : « Voilà les terrains primitifs⁴ ! nous sommes dans la bonne voie ! marchons ! marchons !... »

La lumière des appareils, répercutée⁵ par les petites facettes de la masse rocheuse, croisait ses jets de feu sous tous les angles, et je m'imaginai voyager à travers un diamant creux, dans lequel les rayons se brisaient en mille éblouissements. Vers six heures du soir, cette fête de lumière vint à diminuer sensiblement, presque à cesser ; les parois prirent une teinte cristallisée mais sombre.... Nous étions murés dans l'immense prison de granit....

5. — L'eau manquait toujours. Je souffrais horriblement. Mon oncle marchait en avant. Il ne voulait pas s'arrêter. Il tendait l'oreille pour surprendre les murmures de quelque source. Mais rien. Cependant mes jambes refusaient de me porter. Je résistais à mes tortures pour ne pas obliger mon oncle à faire halte. C'eût été pour lui le coup du désespoir, car la journée finissait, la dernière qui lui appartînt. Enfin mes forces m'abandonnèrent ; je poussai un cri et je tombai. « A moi ! je meurs ! »

Mon oncle revint sur ses pas. Il me considéra en croisant ses bras ; puis ces paroles sourdes sortirent de ses lèvres :

« Tout est fini ! »

Un effrayant geste de colère frappa une dernière fois mes regards, et je fermai les yeux.

COMPRENONS LE TEXTE

Les mots. — 1. **Accotés** : appuyés. — 2. **Tuméfié** : (rapprocher *tumeur* ; grosseur) gonflé accidentellement (suite de fièvre, de coup). — 3. **Molécule** : la plus petite partie d'un corps. — 4. **Primitif** : qui résulte, semble-t-il, de la première solidification de l'écorcé terrestre. — 5. **Répercutée** : renvoyée dans une autre direction comme par un miroir.

Le sens. — 1. La situation des explorateurs ne paraît guère brillante ; montrez-le. — 2. L'oncle donne à boire au jeune homme ; que pensez-vous de lui ? — 3. Que propose l'oncle ? — 4. En quoi son idée est-elle audacieuse ? — 5. Pourquoi peut-on croire qu'il a eu raison d'espérer ? — 6. L'oncle ne perd-il pas courage un instant ? Quand ?

TIRONS PARTI DU TEXTE

La conjugaison. Les temps du subjonctif. — 335. — Conjuguez à tous les temps du subjonctif les verbes : *trouver de l'eau et boire.*

336. — Conjuguez à tous les temps simples le verbe *peindre.*

La phrase. — 337. — **Si peu que ma soif fût apaisée, j'avais cependant retrouvé quelque force.** Construisez 5 phrases sur ce modèle. Ex. : **Si peu que mes poursuivants se fussent arrêtés, j'avais cependant regagné une sérieuse avance.**

84. — L'eau prisonnière.

1. — Lorsque je rouvris les yeux, j'aperçus mes deux compagnons immobiles et roulés dans leur couverture. Dormaient-ils? Pour mon compte, je ne pouvais trouver un instant de sommeil.... Les dernières paroles de mon oncle retentissaient dans mon oreille. « Tout était fini! » car, dans un état de faiblesse pareil, il ne fallait même pas songer à regagner la surface du globe. Il y avait une lieue et demie d'écorce terrestre! Il me semblait que cette masse pesait de tout son poids sur mes épaules....

Quelques heures se passèrent. Un silence profond régnait autour de nous, un silence de tombeau....

Cependant, au milieu de mon assoupissement, je crus entendre un bruit; l'obscurité se faisait dans le tunnel. Je regardai plus attentivement, et il me sembla voir l'Islandais qui disparaissait la lampe à la main.

Pourquoi ce départ? Hans nous abandonnait-il? Mon oncle dormait. Je voulus crier. Ma voix ne put trouver passage entre mes lèvres desséchées. L'obscurité était devenue profonde, et les derniers bruits venaient de s'éteindre.

« Hans nous abandonne! m'écriai-je. Hans! Hans! »

2. — Ces mots, je les criais en moi-même. Ils n'allaient pas plus loin. Cependant, après le premier instant de terreur, j'eus honte de mes soupçons contre un homme dont la conduite n'avait rien eu jusque-là de suspect. Son départ ne pouvait être une fuite.... Allait-il donc à la découverte? Avait-il entendu pendant la nuit silencieuse quelque murmure dont la perception n'était pas arrivée jusqu'à moi?

Pendant une heure j'imaginai dans mon cerveau en délire¹ toutes les raisons qui avaient pu faire agir le tranquille chasseur. Les idées les plus absurdes s'enchevêtrèrent dans ma tête. Je crus que j'allais devenir fou!

3. — Mais enfin un bruit de pas se produisit dans les profondeurs du gouffre. Hans remontait. La lumière incertaine commençait à glisser sur les parois, puis elle déboucha par l'orifice du couloir. Hans parut. Il s'approcha de mon oncle, lui mit la main sur

l'épaule et l'éveilla doucement. Mon oncle se leva. « Qu'est-ce donc? fit-il.

— Vatten », répondit le chasseur.

Il faut croire que, sous l'inspiration des violentes douleurs, chacun devient polyglotte². Je ne savais pas un seul mot de danois, et cependant je compris d'instinct³ le mot de notre guide. « De l'eau! de l'eau! m'écriai-je en battant des mains, en gesticulant comme un insensé.

— De l'eau! répétait mon oncle.... *Hvar?* demanda-t-il.

— *Nedat* », répondit Hans.

Où? En bas! je comprenais tout. J'avais saisi les mains du chasseur, et je les pressais tandis qu'il me regardait avec calme.

4. — Les préparatifs du départ ne furent pas longs, et bientôt nous descendions un couloir dont la pente atteignait trente centimètres par mètre.... Nous entendions distinctement un son inaccoutumé courir dans les flancs de la muraille gigantesque, une sorte de mugissement sourd, comme un tonnerre éloigné. Pendant la première demi-heure de marche, ne rencontrant point la source annoncée, je sentais les angoisses me reprendre; mais alors mon oncle m'apprit l'origine des bruits qui se produisaient. « Hans ne s'est pas trompé, dit-il, ce que tu entends là, c'est le mugissement d'un torrent.

— Un torrent? m'écriai-je.

— Il n'y a pas à en douter. Un fleuve souterrain circule autour de nous! »

5. — Nous hâtâmes le pas, surexcités⁴ par l'espérance. Je ne sentais plus ma fatigue. Ce bruit d'une eau murmurante me rafraîchissait déjà; le torrent, après s'être longtemps soutenu au-dessus de nos têtes, courait maintenant dans la paroi de gauche, mugissant et bondissant. Je passais fréquemment ma main sur le roc, espérant y trouver des traces de suintement et d'humidité. Mais en vain....

Bientôt même il fut constant que, si notre marche continuait, nous nous éloignerions du torrent dont le murmure tendait à diminuer. On rebroussa chemin. Hans s'arrêta à l'endroit précis où le torrent semblait être le plus rapproché. Je m'assis près de la muraille, tandis que les eaux couraient à deux pieds de moi avec une violence extrême. Mais un mur de granit nous en séparait

encore.... Je me laissai aller à un premier mouvement de désespoir.

6. — Hans me regarda et je crus voir un sourire apparaître sur ses lèvres. Il se leva.... Je le vis saisir son pic pour attaquer la roche elle-même.

« Sauvés! m'écriai-je, sauvés!

— Oui, répétait mon oncle avec frénésie. Hans a raison! Ah! le brave chasseur! Nous n'aurions pas trouvé cela! »

Je le crois bien! Un pareil moyen, quelque simple qu'il fût, ne nous serait pas venu à l'esprit. Rien de plus dangereux que de donner un coup de pioche dans cette charpente du globe. Et si quelque éboulement allait se produire qui nous écraserait! Et si le torrent, se faisant jour à travers le roc, allait nous envahir! Ces dangers n'avaient rien de chimérique⁵; mais alors les craintes d'éboulement ou d'inondation ne pouvaient nous arrêter, et notre soif était si intense que, pour l'apaiser, nous eussions creusé au lit même de l'Océan. Hans se mit au travail.... Calme et modéré, il usa peu à peu le rocher par une série de petits coups répétés, creusant une ouverture large d'un demi-pied. J'entendais le bruit du torrent s'accroître, et je croyais déjà sentir l'eau bienfaisante rejaillir sur mes lèvres.

7. — Bientôt le pic s'enfonça de deux pieds dans la muraille de granit; le travail durait depuis plus d'une heure; je me tordais d'impatience! Mon oncle voulait employer les grands moyens. J'eus de la peine à l'arrêter, et déjà il saisissait son pic, quand soudain un sifflement se fit entendre. Un jet d'eau s'élança de la muraille et vint se briser sur la paroi opposée.

Hans, à demi renversé par le choc, ne put retenir un cri de douleur. Je compris pourquoi lorsque, plongeant mes mains dans le jet liquide, je poussai à mon tour une violente exclamation; la source était bouillante.

« De l'eau à cent degrés! m'écriai-je.

— Eh bien, elle refroidira », répondit mon oncle.

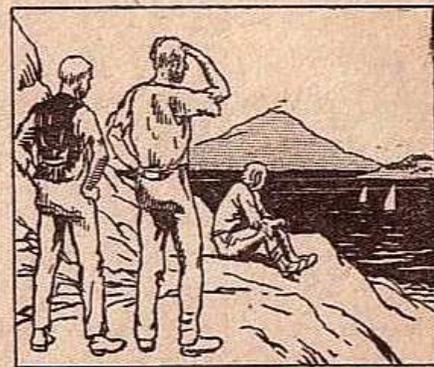
8. — Le couloir s'emplissait de vapeurs, tandis qu'un ruisseau se formait et allait se perdre dans les sinuosités souterraines; bientôt après, nous y puisions notre première gorgée. Ah! quelle jouissance! quelle incomparable volupté! Qu'était cette eau?

D'où venait-elle? Peu importait. C'était de l'eau et, quoique chaude encore, elle ramenait au cœur la vie prête à s'échapper. Je buvais sans m'arrêter, sans goûter même.

JULES VERNE. [Voyage au centre de la Terre. Hachette, édit.]



Suivant l'eau, qui coulant le long des galeries, les accompagne ou porte le radeau qu'ils ont construit, nos explorateurs font dans les entrailles du globe le plus magnifique voyage. Mais comment sortir? Le hasard va les servir.



Une montée de lave dans la cheminée d'un volcan soulève leur radeau, et les trois explorateurs se retrouvent enfin, sains et saufs sur les flancs du Stromboli, dans une île du nord de la Sicile, non loin de l'Etna.

COMPRENONS LE TEXTE

Les mots. — 1. **En délire** : égaré par la fièvre, la souffrance. — 2. **Polyglotte** : qui parle plusieurs langues. — 3. **D'instinct** : tout naturellement, sans avoir besoin de réfléchir ou de chercher. — 4. **Surexcité** : excité au delà des limites ordinaires. — 5. **N'avaient rien de chimérique** : n'étaient pas sans fondement, avaient des bases sérieuses (la Chimère était un animal monstrueux qui n'a existé que dans l'imagination des conteurs).

Le sens. — 1. Qui sauve la situation? Comment? — 2. Justifiez l'inquiétude d'Axel en voyant disparaître Hans. — 3. Montrez la joie d'Axel en apprenant que l'eau est proche. — 4. Montrez qu'il est surexcité par l'espérance. — 5. Comment le guide les sauve-t-il encore? — 6. Axel est impatient; à quoi le voyez-vous? — 7. Quelle surprise les attend lorsque l'eau jaillit enfin sous le pic du guide?

TIRONS PARTI DU TEXTE

Le vocabulaire. — **Emploi d'expressions.** — 338. — Copiez les expressions suivantes et employez-les dans des phrases : pour mon compte, le silence régnait, aller à la découverte, en délire, comprendre d'instinct, en vain, rebrousser chemin, se laisser aller au désespoir, se torturer d'impatience.

339. — Donnez 10 mots de la famille de venir et employez-les dans des phrases.

La phrase. — 340. — Rien de plus dangereux que de donner un coup de

pioche dans cette charpente du globe. Faites 10 phrases semblables. Ex. : Rien de plus pénible que de bêcher toute la journée. — Rien de plus étonnant....

La rédaction. — 341. — Revenus à la surface de la terre, nos trois explorateurs se rappellent leurs aventures, les périls qu'ils ont courus et se promettent de... (recommencer ou non?). Vous pourrez imaginer des aventures autres que celles qui vous sont rapportées ici par le texte ou par le dessin.